

Fiche 1

9 décembre 1905 : ADOPTION DE LA LOI DE SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT

ESPACE CONCERNÉ : histoire de France,
THÈMES : politique, société.

Le 9 décembre 1905

Trois mois de débats pour qu'enfin Maurice Rouvier paraphe cette loi qui doit affermir la République. Tant d'émotions à combattre pour parvenir à ce résultat. Faire face à la colère en soutane du député-clerc Gayraud, à qui on avait apparemment déclaré la guerre, aux monarchistes tentant leur dernier coup d'éclat, à Georges Berry criant au déni de démocratie tandis que Léon-Armand Baudry d'Asson fulminait à chaque intervention favorable au texte, lui qui avait déjà visité la cellule de dégrisement du palais. Il avait aussi fallu modérer certains républicains dans leur anticléricalisme, tâche rendue moins ardue depuis que l'Église avait cru devoir associer antidreyfusisme et antirépublicanisme. Alors, en ce jour d'hiver, Aristide Briand, ce « monstre de souplesse », qui avait convaincu les uns tout en ralliant les autres, pouvait s'enorgueillir de sa grande œuvre. La République allait en finir avec un siècle et demi de négociations et imposer sa loi.

La loi de séparation des Églises et de l'État est souvent perçue comme le parachèvement d'une œuvre laïque née d'une guerre civile entamée avec la Révolution française et qui opposerait Église catholique et républicains. La loi de Séparation était-elle réellement hostile à l'Église et à ses libertés ?

Albert de Mun, *La Croix*, (8 décembre 1905)

Consummatum est ! La sentence portée par le Sanhédrin maçonnique est exécutée. Le Christ a cessé d'être, en France, officiellement reconnu. Mais le cri de la victime auguste ne fut pas seulement la tragique annonce du crime, ce fut aussi la promesse de la Rédemption.

Le contexte : le poids de l'Église

Lorsque la loi de 1905 s'écrit, l'administration publique a déjà pris ses distances avec l'Église. Les emblématiques lois scolaires de Jules Ferry ont extrait le fait religieux de l'instruction publique tout en ménageant ceux qui souhaitaient offrir une journée d'éducation religieuse. L'affaire Dreyfus tend radicalement le rapport de force car l'opposition catholique à la république y a été clairement démontrée. Dans ce contexte, les républicains du début du XX^e siècle ont une tentation : hâter le déclin de l'Église sur le temps long. Le ministère Combes laissa planer un temps cette menace, mais la tentation fut surmontée ; la loi de Séparation en apporte la preuve.

Caricature parue dans *Le Rire* (20 mai 1905)

➔ lien vers le document en grand format :

https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Le_Rire_-_S%C3%A9paration_de_l%27Eglise_et_de_l%27Etat.jpg

La caricature anticléricale du XIX^e siècle vise souvent la moralité du clergé. Ce dessin ne déroge pas à la règle, en présentant l'alliance immorale de l'Église avec une Marianne trop chaleureuse, qui se perd elle-même dans cette proximité. Que ce soit le ministre de l'Instruction publique, Jean-Baptiste Bienvenu-Martin, qui tient le couteau en main, montre la place que l'on accorde alors à l'école dans l'œuvre républicaine.

La portée : vers la normalisation ?

La réaction de la plus haute autorité ecclésiastique est connue. Le 11 février 1906, le pape rejeta la loi par l'encyclique *Vehementer nos*. La perte matérielle est considérable. 42 000 prêtres cessent d'être salariés par l'État et les diocèses doivent désormais faire appel à la générosité des fidèles. Mais la loi conférait aux Églises la liberté de réunion (conciles et synodes furent désormais possibles sans autorisation préfectorale) et la suppression du Concordat permettait de choisir librement ses dignitaires. Certains prélats perçurent ces avantages et consentirent à accepter la loi, tout comme les communautés juives et protestantes, concernées en tant que cultes reconnus.

L'histoire retient la virulence des débats [lire citation] et de son application immédiate avec la violence dans laquelle se seraient réalisés les inventaires des biens des édifices culturels, menés en vertu de l'article 3. Mais ces derniers se déroulent majoritairement sans heurts. Dans le département de la Vienne, ils furent pratiquement terminés le 7 mars ; les inventaires n'avaient été retardés que par 26 incidents pour un ensemble de 355 paroisses. On constate en fait une approbation de la loi par la majorité des Français. Aux élections législatives de 1906, la gauche l'emporte avec 414 députés contre 176. Peut-être le signe, pour reprendre la pensée de Jean-Marie Mayeur [MAYEUR, 2005], que la politique de laïcisation menée à partir des années 1880 était la conséquence d'une déchristianisation déjà avancée plutôt que sa cause.

Naturellement, son acceptation ne doit pas faire oublier que la loi de 1905 fut le fruit d'un siècle et demi d'affrontement politique et idéologique finalement remporté par la gauche républicaine. Mais aussi radicale qu'elle fut, elle manifesta de la part de ses initiateurs une véritable volonté de pacification, au point que l'extrême gauche française la jugea trop modérée [DUCLERC, 2010].

Quant à sa spécificité nationale, pour unique que soit son parcours historique, la définition des rapports entre Église et État sous la forme d'une politique de laïcité n'est pas propre à la France. Jean Baubérot rappelle dans *Les laïcités dans le monde* [BAUBÉROT, 2007] qu'Aristide Briand, le rapporteur de la loi, cite plusieurs pays comportant un régime de laïcité tels que le Brésil ou le Mexique. De même, Ferdinand Buisson, l'un des premiers théoriciens de la laïcité, affirme en 1883 que la France est le pays « le plus laïque d'Europe », reconnaissant implicitement que d'autres pays européens connaissent aussi des formes de séparation des Églises et de l'État.

🔊 RESSOURCE MULTIMÉDIA

La marche de l'histoire, émission du 5 février 2015 avec Gérard Vindt comme invité : <https://www.franceinter.fr/emissions/la-marche-de-l-histoire/la-marche-de-l-histoire-05-fevrier-2015>

Fiche 2

12 juillet 1906 : DREYFUS EST ACQUITTÉ

ESPACE CONCERNÉ : histoire de France,
THÈMES : politique et société.

Le verdict du 12 juillet 1906

« De l'accusation portée contre Dreyfus, rien ne reste debout... » Si peu de mots prononcés par le président de la Cour de cassation, pour une si longue attente. Douze ans d'une lutte juridique si laborieuse. À quoi peut penser Alfred Dreyfus au jour qui le fait officiellement innocent ? Se souvient-il du lieutenant-colonel Picquart, le premier à découvrir la supercherie, et de tous ceux qui l'ont ensuite si féroce ment défendu, appelés dédaigneusement les « dreyfusards » ? Peut-être se dit-il aussi que s'il n'était pas né Juif, il n'y aurait pas eu d'« affaire ».

Au-delà des faits réellement incriminés, que révèle l'affaire Dreyfus sur la vie politique en France à la fin du XIX^e siècle ?

La Croix (13 juillet 1906)

La Cour de cassation a cassé l'arrêt du Conseil de guerre qui avait condamné Dreyfus, sans renvoi devant un nouveau Conseil de guerre. Cette solution laisse subsister tout le mystère qui plane sur la déplorable « affaire ».

Le contexte : une longue affaire

Dreyfus est une affaire, un événement qui polarise l'opinion publique, domine la vie politique, mobilise les groupes et les croyances. Elle naît d'un acte de trahison commis par le commandant d'infanterie Esterhazy, qui fournit des renseignements à l'attaché militaire allemand présent à Paris. Un bordereau écrit de sa main est découvert le 27 septembre 1894. Il annonce l'envoi de documents en Allemagne. Un coupable est alors désigné, le capitaine Dreyfus, qui a le malheur d'avoir une écriture qui ressemble à celle du bordereau et d'être Juif. Dans une France revancharde depuis la défaite contre la Prusse de 1870, où les organes de presse antisémites ont pignon sur rue, la conviction majoritaire se range du côté de sa culpabilité. Dans une république fragilisée par l'antiparlementarisme et les affaires, Dreyfus n'a d'abord que sa famille comme soutien. Tous choisissent de défendre sa justice et son armée. Georges Clemenceau, futur dreyfusard, décrit « l'âme immonde » du condamné. Jean Jaurès et les socialistes pointent du doigt la clémence des juges envers un militaire gradé.

La portée : une République renforcée ?

À l'annonce du décès du capitaine Dreyfus, Léon Blum écrit : « les générations qui nous ont suivis ne peuvent plus se rendre compte que pendant deux interminables années, entre le début de la campagne de révision et la grâce, la vie s'est trouvée comme suspendue, que dans les rapports interhumains, tout était bouleversé, reclassé. On était dreyfusard ou on ne l'était pas ».

Si ce témoignage nous dit l'ampleur de l'événement, il nous rappelle aussi que l'Affaire n'a pas commencé à l'annonce de la condamnation du capitaine Dreyfus, en décembre 1894, mais à la fin de l'année 1897. Les preuves de l'innocence de Dreyfus sont alors mises au jour, des figures publiques de premier rang se mobilisent et un front dreyfusard s'organise après la publication de la célèbre tribune « J'accuse... ! », de Zola. La constitution de ce bloc tend l'opposition antidreyfusarde. Les modérés cèdent du terrain face à l'hystérie dénonciatrice des antisémites. Cette radicalisation pousse à la fusion des courants nationalistes, boulangistes, royalistes et bonapartistes dans une haine commune des Juifs et du parlementarisme.

La crise était-elle évitable ? Bertrand Joly a montré combien la faiblesse du régime républicain, tenu par un pouvoir parlementaire excluant 45 % des électeurs (catholiques, monarchistes, bonapartistes), et le manque de détermination des gouvernants qui s'efforcent longtemps de nier la crise, participent à l'émergence de l'affaire, d'autant qu'en dépit de la violence des débats, les camps constitués deviennent friables, comme le montrent les trajectoires d'un Péguy ou d'un Clemenceau.

Que reste-t-il de l'Affaire après juillet 1906 ? Pour Pierre Vidal-Naquet, c'est d'abord le conflit entre deux récits, l'un vaincu, l'autre victorieux, écrivant l'histoire. Vincent Duclerc [DUCLERC, 2009 et 2010] a pourtant montré combien celle-ci est longtemps restée conflictuelle, voire submergée par des mémoires concurrentes, entre frilosité gouvernementale et conservatismes militaires. La portée profonde de l'Affaire et de son issue peut se lire à travers la naissance de pratiques politiques modernes. Des femmes, des ouvriers s'ouvrent à la citoyenneté politique et au militantisme social. À l'inverse, l'alliance de l'antisémitisme et de l'antiparlementarisme trouve de puissants ressorts chez les intellectuels nationalistes qui prennent leur revanche avec le régime de Vichy [28].

Enfin, c'est durant l'Affaire que naît la Ligue des Droits de l'Homme. Elle est aussi un moment charnière dans l'essor de la presse de masse et de la figure de l'intellectuel.

RESSOURCE MULTIMÉDIA

Un site entièrement dédié à l'affaire Dreyfus :
<http://www.dreyfus.culture.fr/fr/>

Fiche 3

27 septembre 1908 :

SORTIE DE LA FORD MODÈLE « T »

ESPACE CONCERNÉ : histoire du monde,
THÈMES : économie, sciences et techniques, société.

Une commercialisation en grande pompe

Henry Ford est-il anxieux en ce 27 septembre 1908 ? Après une scolarité difficile, il a dû essayer de multiples échecs, affronter les railleries et les moqueries de ceux qui ne croyaient pas à ses idées. Pourtant, il sait qu'il peut compter sur ses forces. Son outil industriel est performant mais, surtout, il peut s'appuyer sur un réseau d'agents commerciaux redoutablement efficaces. Ayant compris l'intérêt de la publicité, il invite ce jour les journaux à assister à la sortie de la première Ford T des chaînes de montage de son usine de Piquette à Detroit. Quelques jours plus tard, le *Saturday Evening Post* en rend compte : les pré-commandes affluent.

En quoi le lancement de la Ford T signe-t-il l'entrée dans un nouvel âge industriel ?

Le contexte : une révolution industrielle

Fils d'agriculteur, Henry Ford se passionne très tôt pour la mécanique. Une scolarité médiocre l'envoie travailler dès quinze ans en atelier. Mais en parallèle il prend des cours du soir et décroche en 1893 un diplôme d'ingénieur. En 1903, il fonde avec un associé la Ford Motor Company. Celle-ci vivote, suivant une ligne commerciale peu définie. En 1906, Ford rachète les parts de son associé et reprend en main l'entreprise. Pour lui, l'automobile doit rentrer dans une nouvelle ère. Il ne s'agit plus de produire à l'unité, presque de manière artisanale, un petit nombre de véhicules, mais de produire en masse des véhicules à bas coût.

Extraits de *Ma vie, mon œuvre*, autobiographie d'Henry Ford (1925)

Dans notre premier système de montage, nous montions les voitures sur place et les ouvriers amenaient les pièces au fur et à mesure [...]. Notre premier progrès consista à amener le travail aux hommes plutôt que les hommes au travail. Aujourd'hui, toutes nos opérations s'inspirent de deux principes : nul homme ne doit avoir plus d'un pas à faire ; autant que possible, nul homme ne doit avoir à se baisser [...]. Grâce à cette méthode, un seul homme est aujourd'hui en mesure de faire un peu plus de quatre fois l'ouvrage qu'on faisait il n'y a pas beaucoup d'années. L'assemblage du moteur, opéré autrefois par un seul homme, est maintenant divisé en quatre-vingt-quatre.

La portée : une ou plusieurs révolutions ?

La sortie de la Ford T en 1908 est l'aboutissement de plusieurs révolutions. Dans son usine, Ford reprend les principes de Frederick Taylor (taylorisme), c'est-à-dire de la division du travail poussée à l'extrême. Ford y ajoute le procédé de la chaîne de montage. L'ouvrier reste à présent à un poste et répète inlassablement un même geste. Toujours dans l'optique de faire baisser les coûts de production et vendre à plus grande échelle, Ford impose la standardisation des pièces. Mais Ford voit plus loin que l'usine. Il développe une politique de crédit, notamment auprès de ses employés afin de faciliter l'achat de ses véhicules. Il utilise abondamment la publicité : journaux, radio, parades... Enfin, il n'hésite pas à se mettre en scène en tant que figure de l'entrepreneur audacieux. Dans *Ma vie, mon œuvre* (1925), il met en scène son enfance modeste, tout comme sa réussite de *self made man*.

Peu remettent en cause cet homme qui impose à ses ouvriers, devenus interchangeables et plus facilement licenciés, des cadences de travail infernales, cet homme qui utilise le racisme et une police privée pour contrôler ses employés [CURCIO, 2013]. Peu soulignent ses échecs, comme celui de sa tentative d'implantation au Brésil.

Car le modèle Ford fascine et attire. André Citroën s'inspire de ses procédés pour sa nouvelle usine quai de Javel (1915), tout comme Louis Renault pour celle de Billancourt (1929).

Son succès l'impose dans l'imaginaire collectif. On retient ainsi le lancement en 1928 de sa nouvelle usine de Rivière-Rouge à Dearborn. Cet immense complexe accueille plus de 80 000 ouvriers. L'usine tourne 24 heures sur 24. Les principes du fordisme y sont poussés à l'extrême. Quatorze heures de travail étaient nécessaires en 1910 pour produire une Ford T, une heure suffit à Rivière-Rouge. Le coût de production y est divisé par trois. La production annuelle d'automobiles de Ford passe de 100 000 à un million d'exemplaires par an en moins de vingt ans. La Seconde Guerre mondiale profite à Ford, grâce aux commandes de l'armée américaine mais aussi à la destruction des industries concurrentes d'Allemagne et du Japon. À partir des années 1970, l'entreprise peine à s'adapter aux mutations du monde industriel [56].

Mais Ford et ses voitures dépassent les aspects techniques et deviennent un mythe, une icône, un des emblèmes de l'*American way of life*. La Ford T était assimilée aux chariots des colons du Far West. La Mustang sera la voiture de la puissance américaine. *A contrario*, le recul de Ford à partir des années 1990, notamment face à la montée des constructeurs asiatiques, est ressenti par les Américains comme le signe du déclin de leur économie et pour Detroit, cela marque le début d'un phénomène inédit de rétrécissement urbain (*shrinking city*).

RESSOURCE MULTIMÉDIA

Le documentaire *Henry Ford, des Rough Riders au Mont Rushmore* (2007) est quelque peu complaisant mais reste complet et bien documenté.

Fiche 4

25 juin 1910 :

CRÉATION DE *L'OISEAU DE FEU* À L'OPÉRA DE PARIS

ESPACE CONCERNÉ : histoire de France, histoire du monde,
THÈME : culture.

L'envol de *L'Oiseau de feu*

Quand les premières notes de *L'Oiseau de feu* sont jouées, Igor Stravinsky, alors âgé de 28 ans, sent-il ses mains trembler ? L'Opéra de Paris a consenti de grands efforts pour monter ce ballet commandé par Diaghilev. Plus de cinquante musiciens composent l'ensemble orchestral dirigé par Gabriel Pierné. De nombreux danseurs tournent sur scène, avec des costumes flamboyants au milieu de décors chatoyants. Parmi le public, on compte d'importantes personnalités du monde politique comme du monde artistique. Ces efforts n'ont pas été vains. Quarante-cinq minutes plus tard, c'est un triomphe. Couronnement suprême, Claude Debussy, alors au sommet de sa gloire, se précipite pour féliciter le jeune compositeur russe.

Le Figaro (27 juin 1910)

La direction des ballets russes vient de couronner sa saison par le spectacle le plus complet et le plus beau qu'elle nous a donné jusqu'ici. Et cette beauté n'a rien qui soit transitoire, qui commande exclusivement le plaisir d'un instant ; elle porte en elle une signification plus haute.

Comment expliquer le succès immédiat d'une œuvre atypique d'un jeune compositeur ?

Le contexte : une scène musicale européenne en ébullition

Au début du XX^e siècle en Europe, la scène artistique [ES 11], et notamment musicale, connaît une véritable révolution. Claude Debussy en France comme Anton Webern en Autriche cherchent à briser les cadres traditionnels de la composition. Dans un premier temps, les expérimentations de ces pionniers provoquent des réactions indignées. Mais des œuvres plus accessibles finissent par asseoir leur notoriété et leur légitimité. C'est le cas de *L'Oiseau de feu*. Tout en étant d'une grande audace musicale, l'œuvre reprend un conte traditionnel russe et touche un large public. Stravinski, largement influencé par les expérimentations musicales en cours en Europe, bénéficie aussi des grandes possibilités de mobilités qui sont alors offertes aux artistes. Arrivé à Paris [MARNAT, 1995], il retrouve des compatriotes comme le chorégraphe Diaghilev ou le danseur Fokine. Nijinski danse à Paris comme à

Londres. La pianiste Misia Sert, française née en Russie, est la fille d'un sculpteur polonais et d'une violoncelliste belge. « Reine de Paris », elle inspire ou séduit Thadée Natanson, journaliste et critique d'art d'origine polonaise, Alfred Edwards, patron de presse d'origine anglaise, le peintre espagnol José Maria Sert ou encore le compositeur Maurice Ravel.

Enfin, Stravinski doit sa réussite au prestige de l'Opéra Garnier et, plus largement, de la ville de Paris. Cette dernière rayonne en tant que capitale mondiale de la culture. Les carrières s'y lancent ou s'y brisent.

La portée : vers une révolution musicale

L'Oiseau de feu marque une étape dans la déconstruction de la musique tonale fondée par Bach ou Jean-Philippe Rameau. On y retrouve des formes de dissonances assumées et des motifs rythmiques échappant aux canons habituels. Mais la rupture n'est pas totale et à cet égard l'œuvre de Stravinski joue ici un rôle d'étape plutôt que d'aboutissement.

Poussant plus loin, Arnold Schönberg théorise le dodécaphonisme à partir de 1923 et donne naissance à la musique sérielle. Il remet en cause la gamme « chromatique » (do-ré-mi-fa-sol-la-si-do), base de la musique occidentale. Pierre Boulez, fondateur, puis directeur de l'Institut de recherche et coordination acoustique/musique (IRCAM) aspire à créer de nouvelles règles musicales. Il compose des œuvres conceptuelles qui sont à la musique ce que le cubisme ou l'art abstrait peuvent représenter dans le domaine pictural (*Le marteau sans maître*, créé en 1954 à partir d'un poème de René Char). Il ouvre la voie aux musiques électroniques. Certaines œuvres brisant les codes connaissent un large succès populaire comme l'album *Time Out* de Dave Brubeck (1959). *Take Five* adopte ainsi une structure inhabituelle à cinq temps. *Blue Rondo a la Turk* est composé en 9/8^e et *Three To Get Ready* alterne des mesures de durées inégales.

Derrière ces bouleversements artistiques se jouent également des carrières, ce dont témoigne Pierre Legrand : « pendant quarante ans, Boulez et sa famille ont fermé toutes les possibilités pour tous les compositeurs d'être joués. Il a décidé qu'on allait oublier tout le passé de la musique jusqu'à aujourd'hui et qu'on allait repartir à zéro. Il a fermé la porte à tous les autres compositeurs ».



RESSOURCE MULTIMÉDIA

De multiples versions de *L'Oiseau de feu* ont été produites à travers le monde. L'écoute et le visionnage de certaines d'entre elles permettront de saisir l'audace artistique de cette œuvre.